
Maya Arad Yasur

Amsterdam

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz



éditions
THEATRALES
| *Maison Antoine Vitez* |

Amsterdam

Maya Arad Yasur

Amsterdam

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz,
avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez,
Centre international de la traduction théâtrale

éditions
THEATRALES
| *Maison Antoine-Vitez* |

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

Ce livre a reçu l'aide à l'édition « Scènes étrangères » de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. Ce programme soutient la publication de textes du répertoire étranger, classiques et contemporains, choisis en raison de leur intérêt tant pour l'histoire du théâtre que pour la scène. Conformément à l'esprit de la Maison Antoine-Vitez, les traducteurs se sont donné pour mission d'être fidèles à la lettre de l'original, dans une langue pour la scène de théâtre. Direction éditoriale : Jean-Louis Besson.

אמסטרדם © 2017, Maya Arad Yasur, pour la langue originale.

© 2019, éditions Théâtrales,

47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-818-7 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : ancien compteur à gaz. (Droits réservés.)

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'*Amsterdam*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'agence Althea (althea@editionstheatrales.fr ou +33 1 56 93 36 75) pour l'autrice et auprès de la SACD (<https://sacd.fr>) pour la traductrice. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Note de l'autrice

La pièce est écrite pour trois protagonistes minimum, en dialogues encastés les uns dans les autres et qui, à la manière des poupées russes, tentent de reconstruire un récit.

Les personnages façonnés dans la première partie seront ceux qui façonneront la seconde partie.

Les notes de bas de page font partie intégrante du texte et doivent être entendues au moment où elles apparaissent dans le dialogue.

Première partie

1.

- Elle... comment on dit ? Elle...
- tient Amsterdam par les couilles.
- Oui. Elle tient Amsterdam par les couilles. C'est ça.
- Elle tient Amsterdam par les couilles, sauf qu'à la fin, c'est Amsterdam qui les lui casse.
- Qui lui casse quoi ?
- Les couilles.
- Amsterdam lui casse les couilles ? D'accord. Genre quoi ? Genre, elle s'est pris le plafond de verre en pleine gueule ?
- Genre ni verre ni gueule. Il n'y a pas de plafond là-bas. Juste des couilles à casser.
- Genre quoi ?
- Genre casser.
- Genre : on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs.
- C'est ça ! D'ailleurs, elle ne l'a pas faite.
- Quoi ?
- L'omelette. Parce que les œufs cassés lui sont restés dans la main.
- Genre quoi ?
- Genre littéral : elle voulait faire une omelette, elle a cassé des œufs.
- Elle a cassé deux œufs.
- Mais ils lui sont restés dans la main parce qu'elle ne les a pas cassés directement dans la poêle. Ou plutôt, si. Elle les a cassés directement dans la poêle, mais... quoi ? Y avait plus de gaz ?

- Plus de gaz.
- Plus de gaz, d'accord, parce que...
- Parce que quoi ? Mystère et boule de gomme.
- Exactement : elle se demandait pourquoi elle n'avait plus de gaz.
- D'accord. Elle se demandait pourquoi elle n'avait plus de gaz, jusqu'à ce que soudain...

2.

- Huit heures vingt-sept du matin. On frappe. Toc, toc, toc.
- C'est le facteur.
- Non, le facteur ne monte pas dans les étages.
- Ah bon ?
- Pas à Amsterdam. À Amsterdam, le facteur ne monte pas. Il glisse le courrier par une fente pratiquée dans la porte de l'immeuble.
- D'accord, il glisse le courrier par la fente.
- Les enveloppes s'éparpillent sur les marches,
- et pour éviter de les piétiner, les habitants qui entrent ou qui sortent prennent leurs lettres et déposent les autres, oui, ils déposent les autres en pile, bien rangée sur la deuxième marche. Ou sur la troisième.
- Sur la quatrième maximum.
- Quant au facteur, André, oui, André, qui n'est pas un simple facteur, pas juste un mec qui distribue le courrier à vélo, dans le noir du petit matin, pour gagner sa vie, non...
- Ah bon ?
- Bien sûr que non ! En vrai, c'est un étudiant en génie biomédical.
- Sauf qu'on s'en fiche, du facteur. Il n'a aucun intérêt, ce facteur. Il peut étudier le génie biomédical ou être SDF, rock star, immigré, voire appartenir à la famille royale, on s'en fiche. Parce que ce qui compte, ce sont les

enveloppes. Les fameuses enveloppes qu'il glisse tous les jours par la fente de la porte.

- C'est comme ça à Amsterdam. Pour tout le monde.

- Sauf pour Victoria. Elle, elle marche dessus. Et ça reste coincé sous son talon.

- Merde !

- On parlera de Victoria tout à l'heure. Pour l'instant,

- on frappe.

- Sauf qu'à Amsterdam, non.

- Sauf que maintenant, si. Donc ça ne peut être personne d'autre que le voisin du dessus. Parce que c'est un petit immeuble, il n'y a que deux étages avec un appartement par étage.

- Oui, un seul appartement par étage. À part elle et le voisin du dessus, personne n'a la clé de la porte d'en bas.

- Dans ce cas, ça ne peut être effectivement que le voisin. Jan. Il s'appelle Jan, le voisin.

- Oui, le vieux du dessus. Celui dont les cigares empestent la cage d'escalier.

- L'étroite cage d'escalier en colimaçon. Dont les marches sont recouvertes d'un tapis rouge et usé

- tout imprégné de l'odeur de ses cigares.

- Jan ? C'est vous, Jan ?

- Elle ouvre la porte et

- personne.

- Ah bon ?

- Personne. Elle voit juste l'enveloppe que Jan, ça doit être lui, ça ne peut être que lui, a glissée sous sa porte. Oui, il y a une enveloppe

- qu'il a glissée sous sa porte avant de se carapater.

- À moins que les toc-tocs, ce ne soit pas lui.

- Quelqu'un a pourtant frappé.
- Il se carapate parce qu'il ne veut pas qu'elle le voie.
- Mais les toc-tocs, c'est lui.
- Il ne veut pas qu'elle sente son odeur de vieillesse.
- Il ne veut pas qu'elle sente son odeur de fromage.
- Mais c'est quand même lui qui a frappé.
- À Amsterdam, on ne frappe pas aux portes.
- Et certainement pas lui, puisqu'il ne veut pas qu'elle...
- Si, c'est lui!
- À Amsterdam, on ne frappe pas aux portes!
- ... sente son odeur de cigares.
- Non, ce n'est pas ça.
- Son odeur de genièvre, alors.
- Pas ça non plus!
- L'odeur des cigares qu'il achète dans une cave du Damrak.
- Pas ça non plus...
- L'odeur du genièvre qu'il achète chez Wynand Fockink, la célèbre distillerie située sous l'hôtel Krasnapolsky, place du Dam.
- Toujours pas!
- Si. Le Dam, qu'elle traverse à vélo pour aller au théâtre Frascati.
- Le Dam, qu'elle traverse à vélo pour revenir de la gare centrale d'Amsterdam,
- les fois où elle rentre en train après un concert à Rotterdam.
- Oui!
- Les fois où elle rentre en train après une répétition à Maastricht.
- Oui!
- Les fois où elle rentre en train après une visite à Utrecht.

- Oui !
- Les fois où elle rentre en train de Paris.
- Oui !
- De Berlin.
- Oui !
- D'Israël. Elle rentre en avion d'Israël mais prend le train de l'aéroport jusqu'à la gare centrale d'Amsterdam.
- Alors que Jan, lui, jamais. Il ne passe jamais par cette gare.
- Jan va place du Dam deux fois par an, c'est tout. Quand il n'a plus d'eau-de-vie.
- Quand il a terminé son genièvre supérieur de chez Wynand Fockink.
- Un genièvre pur malt !
- Il prend son vélo, roule jusqu'au Dam et bifurque dans la ruelle qui passe sous le Krasnapolsky. Après il met pied à terre, attache les roues avec un cadenas, cale le guidon contre un *amsterdammetje*¹ et entre dans la distillerie.
- Où il est accueilli par Hans.
- Hans ?
- Oui, Hans.
- Hans le chauve qui sourit tout le temps ?
- Hans, le chauve qui sourit tout le temps et ressemble à un smiley jaune. Ou à un délicieux morceau de vieux gouda. Ou encore à un magnifique soleil à son zénith. Donc Hans lui demande :
- *Dag meneer Jan, wat kan ik voor U doen*² ?
- Comme s'il ne savait pas que Jan venait acheter une nouvelle bouteille.

1. Littéralement : une « amsterdamette », nom donné aux petits poteaux plantés au bord des trottoirs.

2. « Bonjour monsieur Jan, que puis-je faire pour vous ? »

Maya Arad Yasur

Amsterdam

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

Une jeune violoniste, israélienne, enceinte, résidant à Amsterdam, reçoit un beau matin une facture de gaz d'un montant de 1 700 euros, impayée depuis... 1944. Cette situation de départ en apparence anodine l'entraînera sur la piste de l'histoire de son appartement et plus largement de la capitale néerlandaise sous occupation nazie, entre résistance et félonie.

Dans *Amsterdam*, Maya Arad Yasur déploie une narration théâtrale inventive : les protagonistes construisent la fable au fur et à mesure qu'ils la jouent, s'autorisant des écarts et des embardées dans les lieux, les époques, les personnages même. Acteurs et actrices, au nombre illimité, sont libres au sein de ce canevas puissant qui appelle le jeu et les tentatives.

Multiprimée, sélectionnée par de nombreux comités de lecture, cette pièce à l'ironie mordante est à découvrir d'urgence.

ISBN : 978-2-84260-818-7 | 10 €



éditions THEATRALES